

Le Rochelais Aimé Bonpland (1773-1858) est parti en Amérique avec Humboldt. La vie de ce botaniste est un roman d'aventures : voyageur intrépide, jardinier paisible, entrepreneur inventif, agriculteur éclairé, médecin sans frontière, prisonnier libéré de force... et mort deux fois !

Tout séparait le fils de notable de province Aimé Bonpland du baron allemand Alexandre von Humboldt. Cependant, les circonstances politiques, la même passion pour la science et les voyages, vont les unir autour d'un projet exaltant.

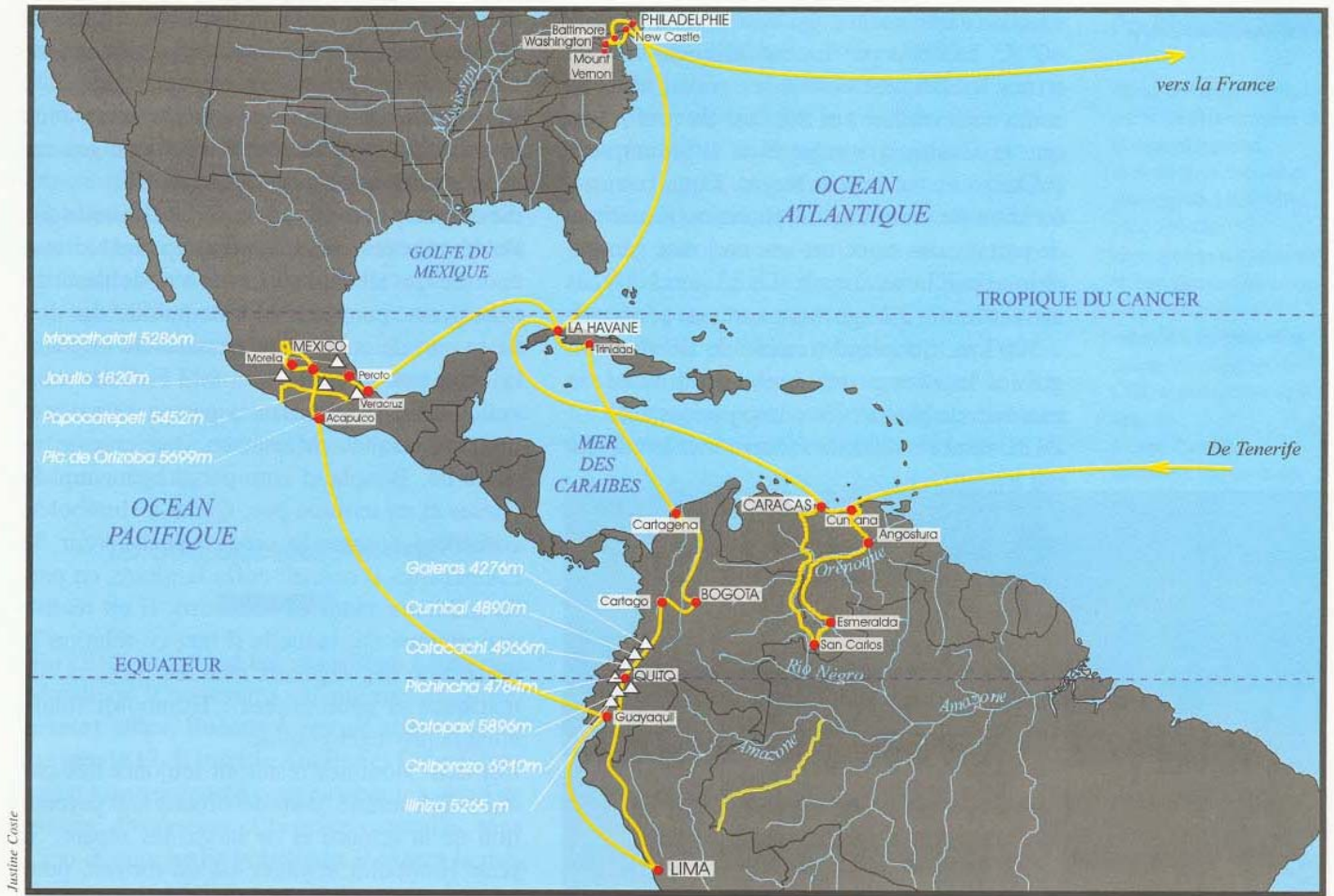
Aimé Bonpland botaniste aventurier

Aimé-Jacques-Alexandre Goujard Bonpland est né à La Rochelle le 28 août 1773, quatrième de huit enfants, dans une famille de chirurgiens et d'apothicaires. A 18 ans, sa voie est tracée. Il sera médecin comme son père et son frère aîné. A l'école de médecine de Paris, il est formé à la nouvelle science promue par les grands médecins de la Révolution : le chirurgien Pierre Desault (1744-1795), l'anatomiste et physiologiste Xavier Bichat (1771-1802), Jean Corvisart (1755-1821), chef de l'école des «tâteurs», qui détermine l'état du malade par la palpation. Au Muséum national d'histoire naturelle, institué par la Convention en 1793, il suit les cours du botaniste René Louiche Desfontaines (1750-1830), rencontre Lamarck (1744-1829), professeur de la nouvelle chaire des animaux sans vertèbres, découvre la mé-

thode révolutionnaire de classification des plantes d'Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836), dont il devient un des meilleurs élèves. Tandis que Bonpland arrive à Paris, l'amiral d'Entrecasteaux (1737-1793) part sur les traces de La Pérouse (1741-1788), disparu mystérieusement dans les mers australes. L'anglais George Vancouver (1757-1798), ancien compagnon de voyage de James Cook (1728-1779), met le cap sur le Pacifique Nord. L'ère des grandes expéditions scientifiques est ouverte. Pendant ce temps, le citoyen Bonpland, chirurgien de la marine, sert la Révolution à l'hôpital militaire de Rochefort puis de Toulon, sur un navire... qui reste en rade. De retour à Paris en 1795, il découvre avec André Thouin (1747-1824), professeur de culture au muséum, les magnifiques orchidées qu'il ira bientôt cueillir jusque dans les arbres tropicaux.

La jeunesse du baron Friedrich Wilhelm Karl Heinrich Alexander von Humboldt est bien différente. Né le 14 septembre 1769 à Berlin, il passe son enfance et son adolescence dans la solitude et l'ennui, au château familial de Tegel, auprès d'une mère qu'il décrit comme une puritaine froide et distante. Enfant peu doué par rapport à son frère aîné Guillaume, le futur linguiste, il se réfugie dans l'étude des sciences naturelles, de la chimie et de la physique du globe, domaines qui feront de lui un des plus grands savants du siècle.

Francophile, Humboldt ne pouvait qu'être attiré par la capitale intellectuelle de l'Europe. Lorsqu'il arrive à Paris en 1798, il vient d'hériter d'une immense fortune, a déjà beaucoup publié et aspire à la gloire. Il fréquente alors les meilleurs salons, notamment celui de Corvisart où Bonpland a ses entrées. La rencontre est décisive.



Justine Coste

Humboldt doit partir avec la seconde expédition du capitaine Nicolas Baudin (1750-1803). Il vante alors les qualités de son nouvel ami pour le faire engager. Mais le projet prend du retard à cause du congrès de Rastadt, qui cherche en vain à fixer le sort de la rive gauche du Rhin. L'échec d'avril 1799 et l'attentat des hussards autrichiens contre les représentants français annoncent la guerre sanglante qui va opposer l'Europe aristocratique à la jeune nation révolutionnaire. Mais les deux aspirants voyageurs s'impatientent.

Bonpland et Humboldt en Amérique équinoxiale

Humboldt propose à Bonpland de rejoindre l'armée d'Égypte dirigée par Bonaparte, en embarquant à Marseille. Malheureusement, le navire qui doit les emmener à Alger reste bloqué par des avaries. Quand ils trouvent enfin une frégate, les autorités françaises leur refusent un visa de sortie car le dey d'Alger interdit l'accès de son territoire aux Français, en représailles à la campagne d'Égypte. De retour à Paris, les deux amis conçoivent d'autres projets, tous sans lendemain. Les por-

tes de l'Orient restant closes, pourquoi ne pas se tourner vers l'Amérique espagnole ? Ils traversent la Catalogne, l'un herborisant, l'autre se livrant à des mesures physiques et topographiques. Grâce au nom de son père, qui a été le chancelier de Frédéric-Guillaume, le jeune baron se voit ouvrir de nombreuses portes. Il obtient ainsi, après de longues tractations, le privilège de visiter les colonies espagnoles du Nouveau Monde. Bonpland et Humboldt peuvent embarquer au port de La Corogne le 5 juin 1799, sur le *Pizarro*. Entre le 19 et le 25 juin, bloqués par deux frégates anglaises, ils font escale aux îles Canaries et atteignent le cratère du Teide (3 715m). Dès que la voie est libre, ils font route vers le Venezuela et débarquent au port de Cumana le 16 juillet. Accueillis à bras ouverts par le gouverneur, ils découvrent un monde paradisiaque. Les plantes et les animaux extraordinaires dépassent l'imagination. Seule ombre au tableau, la vente quotidienne des jeunes esclaves qui révolte les deux savants. Après deux mois à Caracas, ils partent pour l'intérieur du continent, le 7 février 1800. En chemin, ils vérifient sur eux-mêmes que la décharge des anguilles électriques (les gymnottes) n'est pas mortelle. Partis de San Fernando, ils naviguent pendant quatre-vingt-douze jours

Partis de La Corogne le 5 juin 1799, Humboldt et Bonpland ont voyagé pendant plus de cinq ans en Amérique. De retour à Bordeaux le 3 août 1804, ils débarquent 60 000 échantillons d'espèces botaniques, soit plus d'informations que toutes les autres expéditions.

dans un canot indien, par une chaleur de 35 à 40° C, harcelés par les moustiques, bravant toutes les fatigues et tous les périls. Mais ils sont venus vérifier une rumeur. Ils confirment que le Casiquiare relie bien l'Orénoque à l'Amazone, par le Rio Negro. Cette communication de deux bassins fluviaux, sans ligne de partage des eaux, est une curiosité géographique unique au monde. Le 13 juin 1800, ils arrivent enfin à Angostura, après un périple de 2 500 km. Bonpland tremble de fièvre. Malgré les lourdes pertes dues à l'humidité, sa moisson de plantes reste impressionnante. En novembre 1800, le *Pizarro* met le cap sur



AKG photo

Humboldt et Bonpland au Venezuela.
Peinture (détail),
Brandenburgische
Akademie der
Wissenschaften, Berlin.

Cuba. De retour sur le continent en mars 1801, ils sont accueillis en héros à Santa Fé de Bogota, où ils séjournent pendant deux mois avant de partir pour Quito. Ils escaladent le volcan Puracé (4 910 m) puis le mont Chimborazo (6 267 m), dans les Andes, considéré comme le toit du monde. L'ascension commence le 22 juin 1802. Le froid, les malaises causés par l'altitude et une infranchissable crevasse les arrêtent à 5 878 m. Personne avant eux n'avait réalisé un tel exploit. Ils descendent ensuite jusqu'au sud de Lima où ils pensaient retrouver l'expédition Baudin puis, remontant vers le nord, lèvent l'ancre à Guayaquil pour Mexico. Ils consacrent un an à l'étude du Mexique et le 9 juin 1804 embarquent pour l'Europe sur un navire marchand. Auparavant, ils sont reçus avec tous les honneurs par le président des Etats-Unis, Thomas Jefferson. Arrivés à Bordeaux le 3 août, ils déchargent 35 caisses de collections, 60 000 échantillons de botanique et de nombreux carnets, qui vont ap-

porter plus d'informations sur le Nouveau Monde que toutes les autres expéditions réunies.

Bonpland avait déjà expédié des herbiers, avec plus de 500 espèces nouvelles. Avant son retour, le botaniste espagnol Cavanilles lui a dédié un genre nouveau, *Bonplandia* (famille des Polémoniacées). Bonpland entreprend alors un énorme travail d'identification et de description, pressé par Humboldt de publier. Le don de sa part de collections au muséum de Paris lui vaut une pension de 3 000 F. Cette nouvelle situation lui ouvre la perspective d'une certaine aisance. Mais, peu soucieux de sa postérité, Bonpland entreprend beaucoup de choses et en termine peu. Quant à Humboldt, considéré comme le second découvreur de l'Amérique, il connaît enfin la gloire, en partie grâce au mont Chimborazo. Il en réalise une gravure sur laquelle il met en relation la répartition des végétaux avec les facteurs climatiques et géologiques : Humboldt fonde ainsi la phytogéographie.

Les deux hommes resteront toujours liés par une solide amitié, mais désormais leur perception de la science et de la vie les sépare. Si pour Humboldt voyager est un moyen, pour Bonpland, c'est une fin. De plus, Aimé est amoureux.

L'homme qui aimait les femmes

Bonpland offre à l'impératrice Joséphine, créole des Antilles, des graines d'Amérique. Il suit leur développement une fois par semaine dans les serres de La Malmaison. Il devient bientôt intendant des jardins et botaniste de l'impératrice, puis administrateur du domaine de Navarre, non loin d'Evreux. Bien que très active, la vie du jardinier Bonpland n'a jamais été aussi paisible. En relation avec les plus grands botanistes, il réunit une coûteuse et merveilleuse collection qui reconstitue la végétation tropicale que Joséphine et lui-même ont connue. Joséphine s'installe à La Malmaison en 1809 après avoir été répudiée. Bonpland sera à son chevet le 29 mai 1814. Entre-temps, elle lui a présenté une jeune femme dont il s'est épris. Adeline Anne Marguerite Boyer, née Delahaye, mère d'une petite fille, qui a fui son mari et trouvé refuge à La Malmaison. Cependant, d'Austerlitz à Waterloo, un empire s'est écroulé. La Malmaison, menacée par les Prussiens, semble en sursis. C'est alors que Bonpland, fidèle à la Révolution, décide de fuir la monarchie. Il s'embarque au Havre le 22

novembre 1816 pour l'Amérique, avec sa compagne dont le divorce a enfin été prononcé. Plus tard, emporté par sa passion de l'aventure et par la tourmente des soulèvements qui ensanglantent les provinces de la Plata, il sera séparé d'Adeline et de la petite Emma pour toujours. Mais Bonpland est doué pour la vie : une Indienne lui donnera deux enfants, Maria et Amado, dont il sera également séparé. Lorsque Bonpland meurt à quatre-vingt-cinq ans, sa fille Carmen, âgée de quinze ans, est à son chevet. Ses deux frères, Amadito et Anastasio, ainsi que leur mère Victoriana sont en sécurité à Corrientes, au-delà de la Mésopotamie argentine.

Le bon docteur Amado

Fin 1816, Bonpland fait ses adieux à l'Ancien Monde qu'il ne reverra jamais, emportant des plantes utiles. Buenos Aires est atteinte le 29 janvier 1817. Il installe Adeline et Emma dans une maison préparée pour eux par le consul de France. Professeur d'histoire naturelle, sans local et sans jardin botanique, il exerce la médecine mais néglige trop sa clientèle. Devant les promesses non tenues, les difficultés d'installation et les problèmes de politique locale, il abandonne sa nouvelle famille pour des courses botaniques de plus en plus longues. Il projette de cultiver le caroubier, dont l'écorce donne l'indigo et sert au tannage des peaux. Il veut aussi percer le secret de la germination de la mystérieuse *Yerba Maté*, le thé du Paraguay.

Depuis la dissolution de l'ordre des Jésuites en 1762, le secret de la culture du maté s'est perdu. Bonpland découvre que la graine doit être consommée par une grive avant de germer, sinon la cuticule reste trop dure. Les Jésuites élevaient des dindons qui jouaient le même rôle que les grives. Après différents essais, Bonpland obtient la germination de graines qu'il a fait tremper dans un bain de potasse. Actuellement, plus de cent-vingt mille tonnes de maté sont consommées chaque année.

A la fin de l'année 1819, il quitte Buenos Aires pour le Paraguay, avec une petite escorte, un convoi de charrettes et quelques domestiques, à la recherche des *Yerbals* abandonnés par les Jésuites. Il en découvre autour des ruines de l'ancienne mission de Candelaria qu'il décide de reconstruire. Les toits sont effondrés et l'église incendiée. Bientôt, des Indiens arrivent avec leur famille et travaillent pour ce bon doc-

teur Amado qui sait guérir tant de maux. Le village voisin de Santa Ana renaît.

Mais la petite communauté se trouve sur un territoire convoité par la confédération d'Argentine et par le Paraguay. Bonpland est assuré de l'appui du gouverneur argentin de Corrientes, Ramirez, qui considère cette région comme une possession Correntine, toutefois il a pris la précaution de prévenir l'ombrageux dictateur du Paraguay, le docteur Francia. L'instabilité politique est grande. Les Provinces unies du Río de la Plata ont chassé le viceroy d'Espagne, proclamé leur indépendance en 1810, battu les troupes espagnoles en 1816. Le siècle va être profondément marqué par des luttes entre les «unitaires» et les «caudillos», puis par la dictature centralisatrice d'Ortiz de Rosas, jusqu'en 1852, qui pose les bases de l'Etat argentin.

Pour l'heure, l'assassinat de Ramirez rend la situation de la communauté de Bonpland précaire. Une nuit de décembre 1821, quatre cents soldats paraguayens encerclent Candelaria. Bonpland est emmené de force, blessé et les fers aux pieds, à Itapua puis à Santa-Maria-da Fé, où il est assigné à résidence. Cette captivité dure près de dix ans, malgré les interventions de l'empereur du Brésil, Pedro I^{er}, de Simon Bolivar, du ministre des Affaires étrangères Chateaubriand, de l'Institut de France, d'Adeline et, bien sûr, de son vieil ami Humboldt.

Le plus heureux des prisonniers

Pendant ce temps, le prisonnier, auquel a été assigné le territoire des missions, s'adapte bien à la vie rude et simple des gens du pays. Comme eux, il va pieds nus, vêtu de la chemise flottante et du *calzoncillo*. Médecin, bienfaiteur, agriculteur éclairé et bâtisseur dans l'âme, il construit une maison, plante un jardin et un *Yerbal* artificiel, produit du miel, organise une petite distillerie, une tannerie, un atelier de charpentier, un dispensaire, une maternité.

Mais Francia intime l'ordre à Bonpland de quitter le pays, le 12 mai 1829. Est-ce l'action du consul général de France à La Plata ou les injonctions menaçantes de son ami Bolivar qui ont porté leurs fruits ? Contraint de partir quelques jours plus tard sans sa femme et ses enfants, Bonpland se fait arrêter à Itapua, où il attend vingt mois que l'ordre de le laisser passer lui parvienne. Le 6 décembre 1830, il subit un nouvel interrogatoire sur les motifs de son

Pour en savoir plus

- Alfred Demersay, Notice sur la vie et les travaux de M. Aimé Bonpland, *Bulletin de la Société de géographie*, t. V, 4^e série, 1853, 240-254.
- Idem, Notice sur la vie de M. Bonpland en Amérique. Plata, Paraguay et missions, *Bulletin de la Société de géographie*, t. XIX, 4^e série, 1860, 414-429.
- Alberto Castrillon, Alexandre de Humboldt (1769-1859), un voyageur révolutionnaire. La constitution d'un nouveau regard vers la nature à partir de *L'Essai sur la géographie des plantes*, 1805, dans *Les naturalistes français en Amérique du Sud xv^e-xix^e siècle*, CTHS, Paris, 1995, 217-225.
- Jean-Paul Duviols et Charles Minguet, *Humboldt, savant-citoyen du monde*, Découvertes Gallimard, 1994.
- Philippe Foucault, *Le pêcheur d'orchidées*, Aimé Bonpland (1773-1858), «Etonnants voyageurs», Seghers, 1990.
- Denis Guedj, *La Révolution des savants*, Découvertes, Gallimard, Paris, 1988.
- J. Leandri, Aimé Bonpland, voyageur et botaniste français (1773-1858), *Adansonia*, vol. V, fasc. II, 1965, 141-151.
- Yves Laissus, *Le Muséum national d'histoire naturelle*, Découvertes Gallimard, 1995.
- Gabriel Marcel, Aimé Bonpland d'après des documents récents, *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, t. XV, 1907, 183-186.
- Etienne Taillemite, *Sur des mers inconnues*, Bougainville, Cook, Lapérouse, Découvertes Gallimard, Paris, 1987.
- Florence Trystam, Aimé Bonpland (1773-1858) en Argentine, *ibid* CTHS, 1995, 227-234.

La diffusion de l'écologie par les sociétés savantes

Patrick Matagne a étudié les mécanismes de diffusion de l'écologie en France de la Révolution française à la première guerre mondiale. C'est le sujet de sa thèse, dirigée par François Dagognet et soutenue en 1994 à Jussieu. Il affirme que l'écologie scientifique s'est aussi structurée grâce aux activités naturalistes des sociétés savantes qui sont aux origines d'une «écologie à la française¹». Au début du XIX^e siècle, sous l'impulsion du ministère de



Bruno Veysset

l'Instruction publique et de Guizot, beaucoup de sociétés polymatiques se créent. Elles se spécialiseront peu à peu et les programmes d'inventaire vont susciter une émulation. «Des étudiants et de nombreux enseignants venaient dans les sociétés savantes pour obtenir un

complément de formation, souligne Patrick Matagne. Par exemple, la Société botanique des Deux-Sèvres organisait des sorties pour les instituteurs qui bénéficiaient pour cela d'un congé spécial. Ce qui était vrai au XIX^e siècle l'est toujours : l'université ne transmet pas ce type de savoir, ou si peu...»

En revanche, les mouvements écologistes ou de défense de l'environnement sont plus difficiles à cerner. Le jeune historien des sciences, qui travaille actuellement sur cette question avec des politologues et des sociologues, estime que ces mouvements n'ont pas pris naissance dans les sociétés naturalistes mais dans les milieux philosophiques, économiques (forestiers), géographiques, sportifs et touristiques (Club Alpin, Touring Club). «Pour les naturalistes du siècle passé, l'homme était exclu de la nature. Ils étudiaient la nature sans l'homme et recherchaient les milieux naturels les moins perturbés par l'homme. Cette fracture entre l'approche naturaliste et l'approche environnementaliste existe toujours. Ce sont deux milieux complètement différents, qui communiquent mal et qui n'ont pas les mêmes préoccupations.»

J-L Terradillos

association avec les Indiens de l'Entre-Rios. Est-il un espion à la solde des gouvernements français ou argentin ? Enfin, le 2 février 1831, il traverse le fleuve en homme libre.

A la surprise générale, il ne rentre pas en France et se contente d'envoyer vingt-cinq caisses au muséum. Il a décidé de se venger de ceux qui l'on séparé des siens, en prenant parti pour les «libertadores», qui forment la coalition de l'Entre-Rios contre le dictateur.

**Mort le 11 mai,
assassiné le 13 mai !**

Bonpland épouse Victoriana Cristaldo, s'installe au bourg de Santa-Borja, à une heure de l'Uruguay, où il fonde une nouvelle plantation. Orangers, pêcheurs, citronniers, melons, patates, manioc, arachides sont récoltés en abondance. Il possède bientôt un impressionnant cheptel : cinq mille moutons mérinos de race croisée, deux cents chevaux, quatre cents juments, des ânes et cinq cents vaches. Il est alors propriétaire, botaniste et médecin. San-Boja est un havre de paix, dans un pays en proie à la guerre civile.

Bonpland en profite pour rédiger de nombreux mémoires et confectionner un grand herbier avec les plantes des missions. Périodiquement, il se rend à Buenos Aires ou à Montevideo pour envoyer de lourdes caisses au muséum de Paris.

Alors que tant de projets l'habitent encore, Aimé Bonpland tombe malade et meurt le 11 mai 1858, à quatre-vingt-cinq ans, dans un village nommé «Passage des hommes libres» (Paso de los Libres).

Le gouverneur Pujol lui réservant des funérailles nationales, il décide de faire embaumer le corps avant de le faire transporter à la capitale. Mais deux jours plus tard, un *gaucho* ivre entre et salue le corps de celui qu'il croit vivant. N'obtenant pas de réponse, il lacère le cadavre de coups de couteaux, rendant l'embaumement inutile et les funérailles nationales impossibles.

Savant boulimique, entrepreneur tenace et volontaire, Aimé Bonpland fut généreux mais vite oublieux de ceux qui l'aimaient. Peu soucieux de sa postérité, il laissa une mine d'informations, malheureusement éparses, inachevées et sans synthèse.

Cependant, cette force de la nature était un bâtisseur de rêves dans un empire finissant. Un monde sur lequel, de l'Espagne à l'Amérique, le soleil ne se couchait jamais. ■

1) P. Matagne, L'écologie en France au XIX^e siècle : résistances et singularités, *Revue d'histoire des sciences*, 1996, 49/1, 99-111.